

Acteurs

«Pour l'égalité, il faut rester en colère. Je le suis toujours»



Il y a un an, plus d'un demi-million de personnes prenaient part à la deuxième grève féministe de l'histoire suisse. La présidente de la Confédération, Simonetta Sommaruga, appelle à renouveler l'engagement.

PROPOS RECUEILLIS PAR LISE BAILAT ET ARIANE DAYER
ariane.dayer@lematindimanche.ch
PHOTOS YVAIN GENEVAY

Elle garde du 14 juin 2019 une énergie intacte. La présidente de la Confédération, Simonetta Sommaruga, voit des progrès dans la lutte pour l'égalité. Mais elle prévient aussi: avec la crise du Covid, le risque d'un retour aux schémas traditionnels est réel.

C'était l'année de la grève féministe. On avait la chance de pouvoir affronter la crise du coronavirus avec une présidente, pourtant on ne vous a pas beaucoup vue.

Pourquoi vous êtes-vous cachée?
J'étais pourtant omniprésente! J'ai rencontré les présidents des cantons, les partis, les partenaires sociaux, mais aussi des personnes touchées par la crise dans les EMS, à l'hôpital, dans les entreprises. Mes voisins m'ont dit qu'ils me voyaient tous les jours dans les médias... Il est clair que gouverner dans une période de crise demande différentes qualités. Il y a ceux qui vont directement au front mais aussi celles et ceux qui dirigent en coulisses et veillent à impliquer tout le monde. Souvenez-vous du début de la crise: certains voulaient tout fermer et obliger les gens à rester à la maison. D'autres prônaient le modèle libéral suédois. Ces opinions divergentes existaient aussi au sein du Conseil fédéral.

Comme présidente, j'ai œuvré en faveur de la voie médiane. Et je pense que vous ne pouvez pas donner de la place à tout le monde et, en même temps, être vous-même toujours sur le devant de la scène.

Donc vous avez rejoué le rôle éternel des femmes: vous vous êtes sentie obligée de rassembler pendant que les hommes allaient devant les médias?
Est-ce parce que je suis une femme? C'est

plutôt ma façon de travailler en politique. J'essaie de rassembler les gens. Et dans cette crise, je suis convaincue que c'était mon rôle de présidente. Il y avait beaucoup de pression, peu de temps pour prendre les décisions. Je devais impliquer tout le monde et chercher des solutions, surtout quand la machine était grippée.

Y a-t-il eu un moment où le Conseil fédéral s'est rendu compte qu'il ne donnait la parole qu'aux hommes?
À chaque fois qu'il a fallu communiquer les décisions importantes, j'étais là, en première ligne. Mais c'est vrai qu'à un moment quelqu'un m'a demandé: est-ce que seuls les hommes gèrent les crises? C'est là que j'ai compris que les femmes au Conseil fédéral sont très impliquées dans la gestion de la crise, mais peut-être pas assez dans la communication. L'engagement des femmes du gouvernement était énorme: Viola Amherd avec l'armée, Karin Keller-Sutter avec la question des frontières. Je pense aussi que les hommes apprennent que pour gérer une crise, il faut se placer à l'avant et faire suivre les autres. Nous les femmes pensons davantage qu'il faut renforcer l'équipe pour réussir. Et ça marche,

vous avez vu à quel point le Conseil fédéral était fort dans cette crise!

Ça veut dire que quand ça chauffe, on ne s'embarrasse plus de ces balivernes sur la représentation des femmes? On n'a aussi vu presque que des hommes lors des points de presse de l'administration.

En matière de visibilité, c'est vrai qu'il y avait un peu de cela. Mais on ne peut pas non plus écarter le spécialiste d'un dossier parce qu'il est un homme. Et je vous rassure: à tous les niveaux de l'administration, les femmes ont aussi pris des décisions et contribué à résoudre des problèmes très concrets. Pour ma part, lorsque des produits de protection étaient retenus à l'étranger, j'ai appelé la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, et j'ai débloqué la situation. J'ai aussi trouvé une solution avec et en faveur du Tessin, lorsqu'il était en pleine crise et que le Conseil fédéral voulait prendre des décisions uniformes pour tout le pays. C'est aussi ça le rôle de la présidente.

Pendant cette période, les femmes se sont senties trahies par le Conseil fédéral: on leur a dit qu'elles pouvaient travailler →

La présidente de la Confédération, Simonetta Sommaruga, a compris ces derniers mois que «les femmes au Conseil fédéral sont très impliquées dans la gestion de la crise, mais peut-être pas assez dans la communication».

→ tout en gardant les enfants et en faisant l'école à la maison. C'était injuste.

Le Conseil fédéral n'a jamais prononcé cette injustice. Mais la question que je continue à me poser, c'est pourquoi les jeunes femmes n'insistent pas davantage, dès qu'elles fondent une famille, pour un partage du travail tant sur le plan professionnel que domestique? Ça commence par là. Je lutte beaucoup pour encourager le travail à temps partiel aussi pour les hommes. Il n'y aura pas de changement sans que les hommes prennent aussi leurs responsabilités.

Le télétravail n'a-t-il pas ancré cette idée de «mère Corona» qui peut travailler tout en faisant la cuisine?

C'est un risque que, lorsqu'elle est sous pression, notre société encore patriarcale revienne aux schémas traditionnels. J'ai entendu des hommes dire pendant la crise qu'ils ne pouvaient plus rentrer à la maison parce qu'ils avaient du travail, je n'ai pas entendu une femme dire cela! Le télétravail peut être une chance d'avoir une meilleure conciliation entre la vie professionnelle et familiale. Mais il peut être dangereux s'il n'est utilisé que par les femmes, cela va les couper des moments informels où beaucoup de choses se jouent dans une entreprise. Il faut que tout le monde utilise la possibilité du télétravail, et pas seulement les femmes ou les personnes à temps partiel.

Vous souvenez-vous d'une femme qui vous a impressionnée pendant cette crise?

Il y en a eu beaucoup. Mais je me souviens d'une femme responsable des soins dans un hôpital. Elle a dû changer les horaires de l'ensemble du personnel, tout en étant responsable de sa sécurité et de celle des patients. J'ai trouvé qu'elle avait fait cela de manière à tenir compte des besoins de tout le monde, même sous la pression de la crise. Cela m'a beaucoup impressionnée.

Il y a un an, après la fête du 14 juin, on pensait que l'égalité allait vraiment avancer. Est-ce que le coronavirus a tout freiné?

Le coronavirus a été au centre du débat pendant un moment de manière justifiée. Mais il n'a pas effacé la journée du 14 juin. J'en garde des souvenirs et des images extraordinaires. Un an après, lorsque j'y pense, ça me redonne à nouveau cette énergie.

«Lorsque j'assiste à des manifestations, je prends souvent ma nièce avec moi. C'est magnifique de s'engager et de montrer son visage»

Simonetta Sommaruga, présidente de la Confédération

Mais ça a servi à quoi?

Les élections fédérales ont porté 42% de femmes au Conseil national, dont de nombreuses mères. Lors du débat sur la loi sur le CO₂ cette semaine, j'ai senti que les femmes sont aussi plus sensibles à cette responsabilité que l'on porte envers la génération future. Et deux des projets pour lesquels j'ai lutté pendant des années se concrétisent. Dès le 1^{er} juillet, les grandes entreprises devront contrôler leurs salaires et attester qu'elles respectent l'égalité des genres. Et il y aura bientôt des quotas de femmes pour les conseils d'administration et les directions des grandes entreprises en Suisse. Au départ, on me disait que ces projets étaient irréalistes. La Grève des femmes a donné un coup de pouce.

Comment faites-vous pour être aussi optimiste? Un an après la grève, les violences sexistes continuent, la loi sur l'égalité salariale ne comporte aucune sanction, les femmes du parlement restent souvent minorisées...

Je ne dis pas que tout va bien. Mais voir ce qu'on a atteint donne de l'énergie pour continuer. Il n'y a pas de sanction pour les entreprises, mais la transparence fait déjà réagir certaines sociétés et adapter les salaires des femmes à la hausse. La pression doit continuer. Cette crise du coronavirus a aussi montré une chose très importante, c'est à quel point les femmes occupent des



professions systémiques, mais aussi à quel point elles font souvent un travail qui manque de visibilité avec un salaire qui ne correspond pas à leurs responsabilités, comme dans les soins ou dans les crèches. Maintenant, il faut avoir l'énergie de revendiquer une amélioration.

Comment faire pour que ça avance? Vous nous aviez dit en 2018 que les inégalités salariales vous mettaient en colère.

Vous l'êtes toujours?

La chose la plus importante est de dire: ça ne va pas, je ne l'accepte pas. Ça vaut pour les violences contre les femmes, pour les salaires discriminatoires. Il y a ensuite différentes possibilités d'engagement. Mais il faut rester en colère. Je le suis toujours. Le fait que pendant cette crise on ait l'impression qu'à nouveau les femmes sont laissées de côté, ça m'énerve. Il faut se rassembler, se présenter, prendre sa place. Au niveau du discours, il ne faut pas dire qu'il y a 10% de femmes dans les conseils d'administration mais qu'il y a 90% d'hommes. Pareil pour les communes, il ne faut pas dire que 27% sont présidées par des femmes, il faut dire que 73% des maires sont des hommes. Qu'est-ce qui se passerait si c'était l'inverse? Je crois que les femmes doivent aussi user de la dialectique.

L'autre actualité qui a fait oublier la grève féministe de juin, ce sont les manifestations pour le climat. Ont-elles écrasé les revendications égalitaires?

Non, je trouve que le climat est aussi une question de justice et d'engagement pour la société, un domaine où les femmes sont très fortes.

Vous voulez dire que le climat, c'est féminin?

On a besoin de tout le monde pour la protection du climat. Mais souvent, les femmes qui s'engagent pour le climat s'engagent aussi en politique. J'ai rencontré beaucoup de jeunes femmes qui prenaient la parole pour la première fois devant une assemblée en s'engageant pour le climat. J'étais moi-même une jeune fille très timide. Et lorsque j'ai travaillé pour Solidarité Femmes à Fribourg, j'ai commencé à parler. J'ai trouvé une voix pour défendre ces femmes victimes de violence qui devaient se cacher. Et tout à coup, il m'est de

venu possible de parler en public. Je crois qu'aujourd'hui beaucoup de jeunes femmes ont trouvé un engagement qui leur donne une voix.

Que faites-vous ce dimanche pour fêter l'anniversaire de la Grève des femmes?

Je vais assister à la présentation d'un livre de photos réalisé par 32 femmes photographes sur la grève. La visibilité est un thème important. Il faut l'encourager. Lorsque j'assiste à des manifestations, je prends souvent ma nièce avec moi. C'est magnifique de s'engager et de montrer son visage.

Quels conseils donnez-vous à ces jeunes femmes?

Si on trouve un engagement, on trouve sa voie.

C'est un peu culpabilisant, non?

Je ne dis pas cela pour les culpabiliser. Mais je suis convaincue qu'il faut encourager les femmes à trouver aussi leur engagement. Après, c'est plus facile. Souvent au sein des ménages, c'est le père qui re-

Simonetta Sommaruga s'interroge: «Pourquoi les jeunes femmes n'insistent pas davantage, dès qu'elles fondent une famille, pour un partage du travail tant sur le plan professionnel que domestique?»

présente la famille en dehors du cercle familial, lui qui prend la parole en public. Dès leur plus jeune âge, les enfants sont confrontés à ce modèle. C'est pourquoi je pense que l'engagement est une bonne possibilité pour les femmes de trouver une voix qu'on ne leur donne pas en temps normal.

Cela vaut aussi pour les manifestations actuelles contre les violences raciales?

C'est une réalité: il faut toujours un engagement supplémentaire pour donner la parole aux femmes. J'espère que les femmes osent et trouvent les moyens, que ce soit contre le racisme ou pour d'autres causes, de s'engager et de le dire. Mais j'aimerais aussi souligner que là où se prennent les décisions, il y a toujours peu de femmes. Cela doit changer et ce n'est pas automatique. Je suis contente qu'il y ait désormais de nombreuses mères au parlement. Cela montre qu'il est possible de prendre des engagements politiques tout en ayant une famille et aussi que des hommes ont pris leurs responsabilités.

«On veut travailler avec des femmes»

Vous êtes de très loin la ministre qui a engagé le plus de femmes à de hauts postes. Comment faites-vous?

Il faut montrer qu'on veut travailler avec des femmes. Cela ne va pas de soi. Je le vois dans mon département actuel - de l'environnement, des transports, de l'énergie et de la communication -, ce n'est pas toujours évident. J'ai des offres très techniques. Parfois, lorsqu'un poste est à repourvoir, on me dit qu'on a cherché longtemps mais qu'on n'a pas trouvé de femme.

Quand le Conseil fédéral doit nommer quelqu'un, dans un conseil d'administration par exemple, que dites-vous à vos collègues qui ne présentent que des hommes?

En principe, on a des quotas pour ces postes. On peut toujours montrer où on en est avec les valeurs seuils. Mais je dirais que mes collègues ont aussi envie d'avoir une bonne représentativité des genres. Nous avons quatre secrétaires d'État femmes. Cela montre que la sensibilité est là au sein du collège. Ce sont des signaux importants vers l'extérieur mais aussi à l'intérieur de l'administration.

Comme femme, vous vous sentez obligée de dégager l'idée qu'être au pouvoir cela donne du bonheur?

Mais c'est une chance incroyable d'avoir cette fonction, d'être présidente lors de cette crise et de montrer ce qu'on peut faire dans un gouvernement. C'est dur, c'est compliqué, mais c'est aussi une

chance. Tout comme le fait d'être ministre de l'Environnement dans cette période charnière. J'aime le faire à ma façon, en rassemblant les gens. Comme femme, vous arrivez de toute manière à de meilleurs résultats si vous ne vous mettez pas au centre.

Se battre, n'est-ce pas aussi ne rien laisser passer, donc se mettre en avant partout?

Cela dépend de votre manière de travailler: il est surtout important d'être partout. Bien sûr, j'ai des idées pour aller plus loin, que ce soit pour l'égalité ou le climat. Mais à la fin, la politique pragmatique gagne toujours en Suisse. Il faut rassembler beaucoup de monde pour faire passer ses idées et convaincre la population. Ce n'est pas toujours facile, mais j'adore ce travail.